

CHRONIQUE – KRONIJK

15. Mentalités sous l'occupation.

Dans la livraison précédente de cette revue (1972, fasc. 2), j'ai traité avec quelque détail d'un livre de raison se rapportant au second tiers du 19^e siècle et rédigé par un notable de la petite ville de Somergem. Une de mes étudiantes m'a donné à lire récemment les notes rédigées quotidiennement par un instituteur pendant la 1^{ère} guerre mondiale. Ce journal m'a frappé vivement, surtout, je pense, par sa tonalité neutre, en mineur en quelque sorte. Quelles étaient à l'époque les préoccupations et les réactions des individus "ordinaires" ? C'est ce qu'il est presque impossible de s'imaginer mais qui devient aisément perceptible à la lecture de textes de ce genre.

Le texte que j'ai eu en main, et qui ne constitue probablement qu'un fragment du total, va du 20 avril 1916 au 31 mai 1917. C'est du point de vue militaire, on le notera, une phase particulièrement pénible de la guerre. Ce texte remplit exactement un cahier d'écolier. L'écriture est petite mais très lisible, ce qui s'explique : l'auteur est instituteur en chef. Ce détail explique aussi le néerlandais très pur - presque précieux - et l'exactitude de l'orthographe des noms de lieux étrangers même les plus barbares. L'auteur qui s'appelait L. Van op den Bossche était instituteur dans le village de Berchem-lez-Oudenaarde.

Ce journal donc va nous renseigner sur les préoccupations de cet homme, peut-être sur ses sentiments ? Voyons cela.

Il y a une notice pour chaque jour, écrite sans doute le jour même car le crayon alterne avec la plume. Disons d'abord que l'auteur mentionne très peu de faits de nature personnelle ou familiale - sauf dans un secteur précis, on va le voir -. Ils ne manquent pas totalement, mais ils occupent peu de place. Une seule fois on rencontre une plainte sur un drame familial d'ailleurs non explicité. Ce qui ne manque jamais, c'est un exposé détaillé du temps qu'il a fait. De même, la mention quotidienne des bruits de tir d'artillerie, du passage d'avions, du passage de troupes, du passage même d'autos apparemment rares.

Il est très largement question des opérations militaires, naturellement, et ici quand même une surprise : cet instituteur paraît fort bien renseigné. Je ne veux pas dire par là qu'il connaît le dessous des cartes, mais j'ai l'impression à le lire que la presse de cette Belgique occupée s'étendait fort largement et assez sincèrement aussi sur les

événements militaires défavorables à l'occupant. Dans mon souvenir de la seconde guerre mondiale, on n'aurait pas su grande chose des défaites allemandes sans la radio de Londres. A vrai dire, j'ignore quelles étaient les sources de l'instituteur en chef. Il est certain qu'il lisait le *Vooruit* de Gand, il y fait une fois allusion, et il fait parfois allusion à des journaux hollandais (repris, je suppose dans la presse belge). Quoi qu'il en soit, notre homme est assez largement informé, et cela m'intrigue assez. Bien sûr il faut distinguer et notre auteur semble lui aussi distinguer entre ce qui est raisonnablement documenté et les fausses nouvelles. Ces dernières, il les relève aussi (sans les donner pour fausses), mais il est clair qu'il n'y croit pas énormément.

On notera déjà ici un fait très singulier : jamais on voit l'auteur se réjouir d'une victoire ou se désoler d'un revers. C'était peut-être prudence, mais j'ai du mal à croire que la simple prudence puisse aboutir à une aussi totale passivité de sentiments. On nous a bien sûr instillé en quelque sorte que chaque Belge sous la première occupation désirait passionnément la victoire et la libération. Le plus que notre auteur semble souhaiter, c'est la paix.

On notera d'ailleurs dans le même sens, qu'il parle rarement des Allemands, sauf en tant qu'initiés défilant dans son village. Deux exceptions : il lui arrivait d'avoir à loger parfois des soldats allemands. Il ne manque jamais de noter leurs noms et profession, et si possible leur ville d'origine. S'il s'agit d'instituteurs, donc de collègues, on sent un vague élan.

Autre énigme : l'attitude de l'auteur devant le mouvement flamand. Impossible de rien déceler, sauf que l'auteur mentionne à deux ou trois reprises la fondation de l'université flamande et qu'il enrichit son texte d'extraits de presse à ce sujet. Ces extraits de presse, curieusement, sont généralement des listes de personnalités. On peut l'interpréter de deux manières opposées.

Au total, on pourrait dire que l'intérêt de l'auteur pour toutes les questions citées ci-dessus est passif, académique. Il est vrai que cet auteur exprime rarement des sentiments. Il parle avec beaucoup de détail des réquisitions de chômeurs auxquels les Allemands ont procédé. Par endroits il qualifie des scènes de déchirantes, mais sans s'insurger. Il est question assez longuement d'une fort sottise histoire relative à une chanson satirique (sinon pire) intitulée "la pointe du kaiser" (de pin van de keizer). Il semble que cette gaillardise ait été composée, chantée, diffusée dans un cabaret du village, ce qui valut quelques mois de prison à d'aucuns. Van op den Bossche raconte tout cela avec un sérieux qui en vient à déconcerter.

Seconde exception : l'auteur relève religieusement tous les cas de

princes allemands qui se font tuer à la guerre.

Il ne s'indigne pas non plus - ou n'en écrit rien - là où il signale que, une foule de réfugiés étant arrivés, les paysans crient qu'ils préfèrent loger des soldats allemands plutôt que des réfugiés, car ces soldats au moins apportent leur propre nourriture.

Notre homme ne s'émeut-il donc jamais ? Non certes, mais seulement pour des motifs appartenant à des secteurs bien déterminés. Il y a d'abord un cas tout à fait exceptionnel : on a coupé la tête à un membre de la police secrète allemande. Cette fois notre instituteur se fâche et réclame le châtimeut sévère des meurtriers. Cela s'explique, je crois, par deux éléments. L'un, mais c'est pure hypothèse de ma part, c'est que l'auteur craint que ce meurtre n'appelle des représailles sur le village. L'autre, c'est qu'il attribue le crime aux fraudeurs, or il abomine les fraudeurs. J'y reviens dans un instant.

Autre aspect où l'auteur se livre : une immense aspiration à la paix. Et à ce propos : tout le monde sait qu'il y a eu justement en 1916-17 une foule de plans de paix, de propositions de paix et autres. Il en est assez souvent question dans ce journal, mais qui fait état en outre d'une foule d'autres mirages de paix. Et ici s'exprime sans doute une immense aspiration qui explique bien des aspects de l'après-guerre aussi.

Mais là où notre auteur ne décolère pas, et c'est un aspect qui revient presque chaque jour, c'est "le comité", c'est-à-dire l'Oeuvre de secours et d'alimentation qui distribuait des vivres importés. Pour notre auteur, il s'agit d'une escroquerie gigantesque : la qualité est infecte, le poids toujours insuffisant, une foule de produits que l'on devrait recevoir ne sont pas distribués et tout cela pour un motif bien simple et bien clair : tout va aux riches, au bourgmestre, au notaire, au curé... Cela c'est le leitmotiv de tout le journal et cela me paraît important pour plusieurs motifs. Car il est clair qu'ici notre instituteur ne fait qu'exprimer ce que une forte proportion de la population devait ressentir. Il y a en outre ici cet aspect presque comique, que dans un village, apparemment, tout se sait, ce qui fait que chaque fois qu'un porc, ou un mouton, est abattu, notre instituteur est au courant et énumère les bons morceaux qui au lieu d'être offerts en vente, ont été portés à un tel ou un tel parmi les notables.

Il est de temps en temps question de résistance patriotique ou d'attentats, mais il est question à chaque page de fraudeurs de nourriture. Or ici, très curieusement, notre instituteur est furieux. Quand on condamne des fraudeurs à de lourdes peines, il exprime pour une fois, et avec force, son approbation.

Il est bien clair que le malheureux ne pouvait payer les prix

qu'exigai^{ent} les fraudeurs et qu'il en était réduit aux maigres rations officielles. Et cela lui va loin. C'est seulement ici qu'il est presque lyrique.

Et cela aussi me paraît symptomatique. La faim, et la haine qu'elle faisait naître contre les riches, sont des composantes bien essentielles de la mentalité d'une population occupée. En attendant ils rêvent d'une paix qu'ils ne voient pas approcher, et tout le reste leur est, au fond, indifférent.

Telle est l'impression que donne ce journal. Ce n'est qu'une hypothèse de travail, mais elle vaut la peine d'être vérifiée dans des documents du même genre.

J. DHONDT